1

La rencontre

Paris, 1991

Adix-huit ans, Martin Dujeu s'intéresse peu aux filles, encore moins à son bac, et ne semble se ranimer qu'en présence de son beagle Germinal, son ami d'enfance Oscar Duval, ou si quelqu'un veut bien prononcer le nom d'Émile Zola.

C'est un garçon rêveur, de grande taille, à la chevelure platine taillée en brosse, à la démarche gourde, à qui son nez busqué, ses lunettes à double foyer et ses interminables bras et jambes donnent l'air d'un échassier léthargique.

Tous les mardis soir, Victor Dujeu se fait un devoir d'emmener son fils dîner dans le quartier au Mandarin de Jade, rue de Grenelle, où il tente, en vain, de ravalier l'exaspération que lui inspire le spectacle de cet escogriffé affaissé devant ses pâtés impériaux.

Cette somnolence n'agace pas autant Victor Dujeu que le fait d'entrevoir les traits de Kerstin sur le visage de son fils. D'elle, Martin a hérité la carnation scandinave dont la pâleur laisse à peine deviner cils et sourcils. D'elle aussi, cette myopie affligeante (trois dixièmes à l'œil droit et quatre au gauche), mais alors que

Victor Dujeu a tant aimé s'abîmer dans la mer de ses prunelles, ce même regard flou chez son fils le dérange.

Kerstin est morte dans une catastrophe aérienne à vingt-deux ans. On n'a jamais pu retrouver son corps parmi ceux des soixante-quinze autres passagers. Martin avait deux ans.

De sa mère, il conserve le souvenir d'une silhouette fine et d'une chevelure dorée, puis d'un parfum dont l'intensité s'estompe avec le temps tel un bouquet fané, mais qui parfois ressurgit au détour d'une rue ou dans un magasin, et dont l'effluve fait renaître la douleur d'une blessure jamais cicatrisée.

Son mètre quatre-vingt-dix-huit, sa pointure quarante-six et son nez arqué lui viennent de son père, ainsi que cette manie de se tenir voûté, épaules et thorax rentrés, comme si le fait d'être aussi grands leur interdisait de se tenir droits. Mis à part cela, père et fils ne se ressemblent guère. L'un est hâlé, fringant et bedonnant, l'autre efflanqué, laiteux et assoupi.

Martin endure sans contrariété les railleries concernant sa taille et ses épaisses lunettes derrière lesquelles on devine à peine la couleur et la forme de ses yeux. Sa vraie difformité, insurmontable selon lui, ce sont ses pieds, ou plus précisément ses orteils.

Martin Dujeu a les orteils reliés les uns aux autres par une fine pellicule de peau rose, si mince qu'on pourrait la couper avec des ciseaux. Enfant, on lui racontait avec le plus grand sérieux qu'une conception vénitienne serait responsable de cette bizarrerie, ses parents ayant en effet passé leur lune de miel dans la cité des Doges et Martin ayant vu le jour neuf mois après... Petit garçon, il croyait que tous les enfants conçus à Venise

naissaient avec les orteils palmés et se sentit longtemps fier de cette particularité.

Vers quinze ans, rongé par les complexes, il préféra se fier à la version plus crédible du médecin de famille qui attribuait cette singularité à un « couac de l'embryogenèse ». Martin jura de ne plus exposer ses pieds en public, mais l'épreuve de natation du baccalauréat lui parut incontournable. Étant donné la médiocrité de ses notes, il ne pouvait laisser passer l'occasion de gagner de précieux points. Pendant trois jours, il souffrit le martyre. Une fois sur place, il décida de garder ses chaussettes sous prétexte d'une dermatose suintante, ce qui ne fit qu'attirer davantage l'attention sur lui. Tous les yeux semblaient braqués sur ce géant myope affublé de chaussettes en laine bordeaux. On le pria de les enlever vite fait. Il s'exécuta, la mort dans l'âme. Les regards se fixèrent sur ses orteils et des cris de stupeur balayèrent l'assemblée.

— Mais qu'avez-vous donc aux pieds ? Ce sont des palmes ? s'étrangla le moniteur. Vous osez vous présenter à l'épreuve de natation du baccalauréat avec des palmes ?

— Ce ne sont pas des palmes, fit Martin d'une voix morte. Ce sont mes pieds.

— Comment ça, vos pieds ?

— J'ai les pieds palmés.

— Vous avez les pieds... palmés ?

— Oui.

— Je peux toucher ?

L'homme se baissa et pinça la fine peau rose.

— Ça alors, siffla-t-il, c'est bien vrai.

— Hélas, soupira Martin, funèbre.

CÉLESTINE DU BAC

Martin se rappelle encore les rires narquois qui fusaient autour de lui. Rires qui cessèrent assez vite quand on constata la vitesse à laquelle il nageait. Un vingt sur vingt inégalé cloua le bec aux plus moqueurs.

Martin Dujeu quitta la piscine la tête haute, l'honneur sauf, mais le cœur meurtri.

Toute la journée, il a fait chaud. Le ciel est bas et lourd, d'un gris foncé menaçant. Martin rentre chez lui par la rue du Bac, tenant *Germinal* en laisse. Il repense au dîner de la veille au restaurant chinois, au moment où son père lui a annoncé d'une voix emphatique qu'il se fiançait.

Fiancé à cinquante ans ! Martin a dû se faire violence pour ne pas éclater de rire.

Victor Dujeu fixait sa banane flambée d'un air philosophe.

— Il faut bien que je refasse ma vie. Kerstin est morte voilà seize ans.

Martin a toujours détesté entendre le prénom de sa mère de la bouche de son père. Victor Dujeu dit « Chachtine », à la suédoise, et non pas « Kerstine », à la même sonorité que Christine, ainsi que le prononcent la plupart des Français. « Chachtine » sonne trop doux, trop intime, et Martin n'aime pas voir les lèvres de son père s'avancer et s'arrondir en le disant, comme s'il donnait un baiser.

Victor Dujeu soupira :

— Vois-tu, je me sens bien seul.

Pourtant, songea Martin, il l'avait peu été. Depuis une quinzaine d'années, les femmes n'avaient cessé de défiler rue de Baby-

lone – procession qui n’a jamais intéressé Martin, traitant ces compagnes d’une nuit, d’une semaine ou d’un an avec un mépris discret mais immuable.

— J’imagine que tu vas épouser la dernière en date ?

Victor Dujeu fut si heureux d’entendre enfin la voix de son fils qu’il préféra ignorer la pointe d’ironie.

— Oui, je vais épouser Alexandra.

— Ah..., fit Martin d’un ton éteint. Tu devrais manger ta banane. Elle ne flambe plus depuis longtemps, ça doit être froid.

Pincé, mais non moins résigné devant ce manque d’intérêt manifeste concernant ses projets nuptiaux, Victor Dujeu piqua du nez vers son dessert et le dégusta en silence. À peine tiède, la banane nageait dans une mare froide de graisse sucrée.

Jolie jeune femme d’une trentaine d’années, aux yeux pers et aux longues jambes, Alexandra Chamard nourrit envers le jeune homme un dédain réciproque. Martin a dû accepter qu’elle s’installe rue de Babylone, envahissant l’appartement de son parfum puissant. Les autres maîtresses de son père lui avaient paru plus discrètes. Celle-là s’affiche avec une ostentation déplaisante, déambule à moitié nue dans l’appartement, la poitrine offerte, les reins cambrés, écoute à plein volume des opéras de Wagner, ou fait irruption dans sa chambre – lieu où même son père n’ose s’aventurer.

Un jour, pendant qu’il écrit, elle entre sans frapper, puis regarde la photo de Kerstin posée sur sa table de chevet.

— C’est fou ce que tu ressembles à ta mère ! Enlève tes lunettes, pour voir...

Comme il n’esquisse pas un geste dans l’espoir qu’elle quitte au plus vite la pièce, elle les lui ôte avec malice.

LA RENCONTRE

— Incroyable ! Le même visage, sauf pour le nez.

Il tente en vain de récupérer ses lunettes. Sans elles, il en est réduit à ne deviner que des formes floues, un clair-obscur dans lequel il répugne à s'engager.

Avec un rire cristallin, elle cache les lunettes sous son oreiller.

— À toi de les retrouver, mon grand. Bonne chance !

Il attend qu'elle sorte de la pièce, puis tâtonne vers son bureau, tirant vers lui un des tiroirs. À l'intérieur sont rangées trois paires de lunettes identiques. Un infirme comme lui ne peut dépendre d'une seule, il l'a appris très jeune. Sifflotant, il se remet à taper à la machine.

Arrivée au bout du couloir, Alexandra entend le crépitement des touches et se fige un instant. Puis elle hausse les épaules et poursuit son chemin.

Une goutte de pluie tombe sur le nez de Martin, une autre sur son oreille. Les passants commencent à presser le pas, les parapluies à s'ouvrir.

— Germinal, il pleut, annonce Martin à son chien.

Le beagle se retourne et le fixe de son œil noir malicieux.

— Que faisons-nous ? On court vers la maison au risque de se tremper ou on se met à l'abri en attendant que ça passe ?

À l'abri, semble répondre Germinal.

— Soit, acquiesce Martin.

Il se dirige vers une porte cochère à demi ouverte. La pluie tombe franchement maintenant, crépitant sur l'asphalte poussiéreux et les toits luisants des voitures. Le porche, assez profond, les protège aisément, et Martin s'apprête à passer un moment à guetter la fin de l'averse, lorsqu'une odeur nauséabonde vient lui chatouiller les narines – mélange de vin, de transpiration, d'urine et de tabac froid.

Avant qu'il puisse déterminer l'origine de la puanteur, une voix de femme au timbre rocailleux l'agresse :

— Tire-toi, grand morveux, et ton clébard avec ! Z'êtes chez moi ici ! Foutez le camp !

LA RENCONTRE

Surpris, Martin se penche vers la porte et, dans la pénombre, il lui semble distinguer un tas de haillons.

L'odeur s'accroît, il aperçoit alors deux genoux pointus, noirs de crasse, une tête grisonnante aux épis rebelles et un long visage triste aux rides profondes, à la bouche amère, aux dents ravagées.

— T'es sourd ou quoi ? J'ai dit dégage ! T'es chez moi !

— Madame, je vous prie de bien vouloir m'excuser, répond Martin poliment. Je ne savais pas que je me trouvais chez vous.

Il tire énergiquement sur la laisse de Germinal, curieux de ces odeurs nouvelles qu'il juge fort attirantes.

— Taille-toi !

— Je m'empresse de le faire, madame.

D'un bond, il se retrouve sous la pluie, puis se retourne afin de contempler l'étrange créature à moitié cachée par la porte, assise sur un panneau de carton. À côté d'elle, un vieux panier bourré à ras bord, d'où émergent le goulot vert d'une bouteille de vin, des journaux froissés, des boîtes de conserve vides et des vêtements rapiécés. La femme, très maigre, enveloppée d'un imperméable troué, écrit sur un cahier d'écolier, une cigarette à la bouche. Elle ne voit plus Martin, ni son chien, et griffonne à toute vitesse, comme si ses heures étaient comptées. Fasciné et dégoulinant, Martin l'observe.

Pendant ce temps, Germinal s'impatiente, tirant sur sa laisse, le museau pointé vers la maison, sa niche et son repas du soir. À regret, Martin finit par le suivre et remonter la rue du Bac déserte.

Il la trouve invariablement au même endroit, sous cette porte cochère – qu'on pourrait à première vue croire condamnée – à l'angle de la rue de Varenne. Parfois, elle fait les cent pas sur le trottoir, les bras croisés, un mégot aux lèvres, le visage renfrogné. Il lui arrive d'insulter les passants lorsqu'ils ne lui donnent pas d'argent, ou même quand ils ne veulent pas la regarder. Elle semble alors se mettre dans une colère noire, brandissant ses poings fermés, menaçante, comme un boxeur qui s'échauffe avant un combat. Il l'a vue aussi s'allonger sur son carton et y demeurer prostrée, yeux fermés, paumes tournées vers le ciel.

Le marchand de légumes d'en face lui a appris qu'elle est là depuis un bon moment. De temps en temps, la police l'embarque, on ne la voit plus pendant quelques jours, mais elle revient, chaque fois au même endroit. Elle n'est pas trop gênante, sauf quand elle entre dans une de ses rages.

Martin ne l'avait pas remarquée auparavant, pourtant il passe plusieurs fois par jour devant cette partie de la rue du Bac, pour se rendre au lycée. Pourquoi ne l'a-t-il jamais vue, alors qu'elle est là, le jour, la nuit, qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il neige ? Il en parle à son ami Oscar, qui éclate de rire.

— Dujeu, toi, tu vis dans un autre monde, là-haut dans les nuages ! J'aurais pu mendier un mois devant ta porte sapé d'un sac-poubelle que t'aurais rien vu.

Petit, rondouillard et bouclé, Oscar aime les femmes d'une passion dévorante et précoce. Bien que ses intérêts n'aient rien en commun avec ceux de Martin, une amitié profonde datant de la maternelle les lie. Oscar éprouve un respect secret pour ce jeune homme pâle aux réactions contrôlées.

— Un jour, Martin Dujeu sera célèbre, a-t-il confié à sa sœur Delphine.

— L'asperge albinos ? ricana celle-ci, encore dans l'âge bête. Dans un cirque, ouais !

— Il est pas albinos, il est blond.

— Blanc !

Oscar s'est contenté de hausser les épaules.

— Tu verras, ce sera un auteur célèbre.

Martin rédige depuis deux ans un roman, et Oscar est le seul à le savoir.

Qu'écrit donc cette femme ? De plus en plus intrigué, Martin fait désormais souvent un crochet par la rue du Bac afin de mieux l'observer. Parfois elle l'épie de derrière la porte ; il voit scintiller ses yeux noirs, et dès qu'il passe, elle fait mine de ne pas l'apercevoir, lui tournant vivement le dos.

Il a pris l'habitude de la saluer :

— Bonjour, madame.

Elle ne répond jamais.

Un après-midi, alors qu'il rentre du lycée, voilà qu'elle se dresse en le voyant arriver, se déroulant tel un serpent, pour finir droite comme un I sur ses longues jambes maigres et sales.

Il constate qu'elle est presque aussi grande que lui. Martin remarque rarement la taille des gens car, de sa hauteur, tout le monde lui paraît petit. Elle doit friser le mètre quatre-vingts. Quel âge peut-elle bien avoir ? Impossible à déterminer. Il opte pour une large fourchette entre soixante et soixante-quinze ans.

Debout, elle semble l'attendre, impressionnante, les poings sur les hanches, la tête haute, le menton fier. Il peut en s'approchant contempler à son aise le visage buriné, la peau tannée. Ses longs cheveux crasseux, d'un vilain gris jaunâtre, pendent dans son dos.

Il se demande si cette femme a été jolie. Il ne lui reste rien d'une éventuelle beauté passée. Son nez, véritable bec, n'a jamais dû la rendre séduisante, aujourd'hui davantage mis en relief par la maigreur de son visage. Un nez crochu de sorcière, pense Martin. Pourtant, il émane de cette femme un magnétisme certain, concentré dans son regard fixe et ses prunelles d'ébène.

À quelques mètres d'elle, il lui adresse son habituel :

— Bonjour, madame.

Elle fait un pas vers lui, menton en avant.

— Qu'est-ce tu m'veux, manche à balai ? Au lieu d'me balancer des « Bonjour, madame », tu pourrais m'filer des thunes ! On voit bien que tu sais pas c'que c'est d'avoir la dalle, hein ? C'est bien nourri, tout ça, c'est propre, ça dort dans un pieu douillet tous les soirs ! T'as vu mon plumard à moi ?

Elle éclate de son rire de hyène.

— Très bien, dit Martin en sortant un billet de cent francs de sa poche. Tenez.

Elle écarquille les yeux.

— T'es siphonné, toi !

Elle s'empare du billet d'un geste trop rapide, puis, le portant devant ses yeux, le palpe.

LA RENCONTRE

— C'est pas un faux, au moins ? T'es pas en train d'me rouler, sale morveux ? On m'a d'jà fait le coup.

Martin se redresse, outré.

— Vous me blessez, madame. Bonsoir.

Il s'éloigne, sentant dans son dos un regard interloqué.

— Vous n'auriez pas dû lui donner cet argent, lui lance le marchand de légumes.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle dépense tout ce qu'on lui donne en alcool. Plus elle boit, plus elle perd en dignité. Tenez, regardez, la voilà qui part acheter sa dose !

Elle traverse la rue, déambulant d'un pas las, panier au bras, les pieds nus. Elle entre chez l'épicier pour en sortir quelques instants plus tard le goulot déjà aux lèvres, s'installe sur son carton et s'abandonne au flot de vin avec le même contentement, la même jouissance qu'un bébé tétant son biberon.

Désolé, impuissant, Martin la regarde sombrer.